

Choix des textes qu'il est possible d'utiliser pour l'étude de l'œuvre dans le cadre de l'objet d'étude « Lire et suivre un personnage : itinéraire romanesque »

Dans le cadre de la progression annuelle, l'étude de cette œuvre pourra être mise en relation avec le thème 2 d'Histoire « Guerres européennes, guerre mondiales, guerres totales (1914-1945) », ainsi qu'avec les deux thèmes d'EMC : « Égaux et fraternels » et « Préserver la paix et protéger des valeurs communes : défense et sécurité en France et en Europe ».

Enjeux et finalités :

- Se repérer dans une œuvre romanesque en suivant un personnage (au centre de la création romanesque).
- Saisir les cohérences et continuités narratives dans une œuvre longue
- Se construire par la rencontre de personnages et de destins riches et variés

Compétences à mettre en œuvre :

- maîtriser l'échange oral : écouter, réagir, s'exprimer dans diverses situations de communication ;
- maîtriser l'échange écrit : lire, analyser, écrire et adapter son expression écrite selon les situations et les destinataires ;
- devenir un lecteur compétent et critique, adapter sa lecture à la diversité des textes ;
- confronter des connaissances et des expériences pour se construire.

Problématiques possibles :

En quoi l'attitude de ce personnage le rend-il attachant ?

Comment l'auteur met-il en évidence les comportements humains à travers tel personnage ?

En quoi le type de personnage étudié permet-il de faire émerger chez le lecteur une réflexion sur son propre parcours ?

Description rapide de la séquence :

Séance 1 : Que cachent les personnages masqués au cinéma et dans la littérature ?

Lancement de séance : quels personnages sont connus des élèves ?

Compétences : Maitriser l'échange oral, confronter des connaissances pour se construire.

Séance 2 : Le masque, un faire-valoir ou un cache-misère ?

Compétences : Maitriser l'échange oral, maitriser l'échange écrit, comprendre les enjeux d'un texte littéraire.

Séance 3 : Entrer dans une œuvre littéraire

Étude de l'incipit d'*Au-revoir là-haut*, de Pierre Lemaître, jusqu'à « ...moins frénétique que les officiers. »

Dégager les éléments contextuels grâce à l'analyse grammaticale

Repérer le type de narration, le point de vue, les modalisateurs...

Méthode : surligner en couleurs différentes les différents éléments

Séance 4 et suivantes (à adapter selon le temps dédié à cette séquence) : Suivre le personnage d'Édouard Péricourt. Voir textes sélectionnés pour le parcours de l'œuvre.

Lecture

Évaluation :

Choisir un personnage masqué et raconter pourquoi il porte le masque.

Écriture

Séance 1 : Que cachent les personnages masqués au cinéma et dans la littérature ?

Lancement de séance : quels personnages sont connus des élèves ?

Sauriez-vous identifier ces personnages et expliquer pourquoi ils portent un masque ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Séance 2 : Le masque, un faire-valoir ou un cache-misère ?

Compétences : Maitriser l'échange oral, maitriser l'échange écrit, comprendre les enjeux d'un texte littéraire.

Dans la séance 1, les personnages portent tous un masque. Les élèves devaient écrire de courts textes pour expliquer l'enjeu de ce masque. Beaucoup auront relevé le côté « héroïque » des personnages (Zorro, Spiderman, V, Dark Vador, Fantomas, Cat woman, et même l'homme invisible), qu'ils soient des héros positifs ou négatifs. Mais comment classer le Masque de fer, The Mask, ou le Fantôme de l'Opéra ? Et qui est ce personnage qui se cache derrière le masque 11 (Edouard Péricourt). Ce ne sont pas des « héros ». Ce sont des personnages cachés, entravés. A partir de ces remarques, la séance 2 propose la lecture de textes en lien avec les documents de la S1.

Comparer des textes, dégager les caractéristiques des personnages, la tonalité d'un texte.

Texte 1 : La naissance de Fantômas

« 1 – LE GÉNIE DU CRIME

— Fantômas !
— Vous dites ?
— Je dis... Fantômas.
— Cela signifie quoi ?
— Rien... et tout !
— Pourtant, qu'est-ce que c'est ?
— Personne... mais cependant quelqu'un !
— Enfin, que fait-il ce quelqu'un ?
— Il fait peur !
Le dîner venait de s'achever et l'on passait au salon. »

(...)

« — Et alors, monsieur, vous nous parliez de Fantômas, tout à l'heure !...
— J'y arrive, en effet, car vous m'avez compris, n'est-ce pas, mesdames ? Désormais, il faut que notre époque, enregistre à son actif l'existence d'un être mystérieux et redoutable, auquel les autorités aux abois et la rumeur publique ont déjà depuis pas mal de temps donné le nom de Fantômas !
« Fantômas ! il est impossible de dire exactement, de savoir avec précision qui est... Fantômas !
« Il s'incarne tantôt dans la personnalité d'un individu déterminé, voire même connu ; tantôt il affecte la forme de deux êtres humains à la fois !... Fantômas ! Il n'est nulle part et il est partout ! Son ombre plane au-dessus des mystères les plus étranges, sa trace se trouve autour des crimes les plus inexpliqués et cependant...
— Mes petits, dit la baronne de Vibray aux enfants, vous devez vous ennuyer au milieu des grandes personnes, reprenez donc votre liberté.»

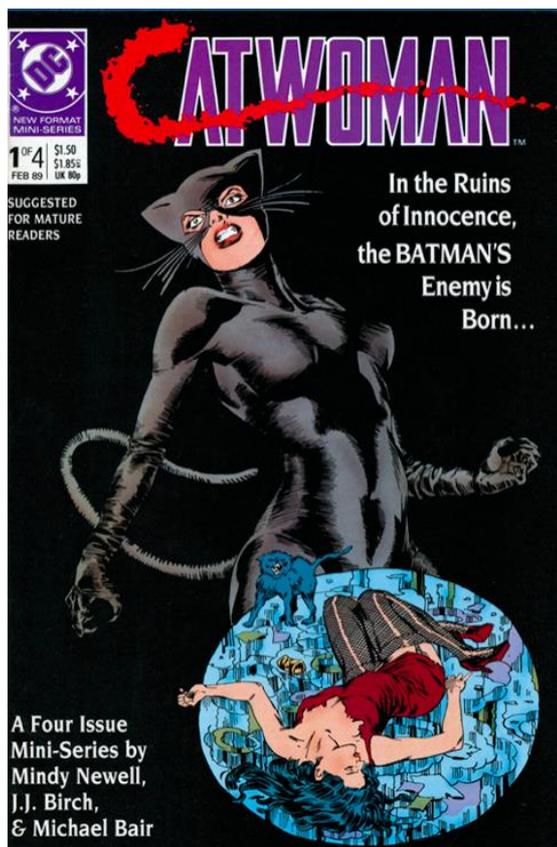
Extrait de: Souvestre et Allain. *Fantômas*. Chapitre 1. 1911.

Texte 2 : Qui est l'homme invisible ?

« Il tenait un linge blanc, une serviette apportée par lui, sur la partie inférieure de sa figure, de façon que sa bouche et ses mâchoires fussent complètement cachées : cela expliquait le timbre assourdi de sa voix. Mais ce n'était pas cela qui étonnait le plus M^{me} Hall. En effet, tout le front du voyageur, au-dessus des lunettes bleues, était couvert d'un bandeau blanc, un autre bandeau, appliqué sur les oreilles, ne laissait pas apercevoir le moindre bout de visage, si ce n'est un nez rouge et pointu, toujours aussi rouge et luisant que tout à l'heure, à l'arrivée. L'homme portait une jaquette de velours foncé, avec un large collet noir, relevé autour du cou et laissant passer une ligne de linge. La chevelure, épaisse et brune, qui s'échappait au hasard, en petites queues, en petites cornes singulières, de dessous les deux bandeaux croisés, donnait à la physionomie l'aspect le plus étrange que l'on pût imaginer. Cette tête, enveloppée, emmitouflée, était si différente de ce qu'avait prévu M^{me} Hall que celle-ci, pendant un moment, demeura pétrifiée. »

L'Homme invisible, chap.1, HG Wells, 1897

Texte 3 : De Selina Kyle à Cat Woman



Catwoman est un personnage de fiction de l'Univers DC. Créée par Bill Finger et Bob Kane, elle apparaît pour la première fois dans le comic book Batman #1 en 1940. Plusieurs héroïnes ont endossé le costume de Catwoman (en français, la femme-chat), notamment Selina Kyle et Holly Robinson.

Selina Kyle est une voleuse, du nom de The Cat, qui défend les femmes vivant dans les quartiers chauds de Gotham. Dans la première aventure, Batman la laisse s'échapper. En 1941, elle revient en Catwoman, et se définit comme une ennemie de Batman, avec lequel elle entretient une relation trouble.

Dans toutes les versions, Selina Kyle meurt (souvent assassinée) avant de « renaître », sauvée par des chats sauvages, se venger et reprendre sa vie en main.

Texte 4 : Edouard Péricourt : une gueule-cassée de la grande guerre.

« Dès son arrivée, Édouard avait subi deux interventions de fortune. Sa jambe droite était fracturée en plusieurs endroits, ligaments, tendons foutus, il boiterait toute sa vie. L'opération la plus conséquente consista à explorer les plaies au visage afin d'en ôter les corps étrangers (autant que le matériel d'un hôpital de l'avant pouvait le permettre). On avait procédé aux vaccinations, fait le nécessaire pour rétablir les voies aériennes, juguler les risques de gangrène gazeuse, les blessures avaient été largement incisées pour éviter qu'elles s'infectent ; le reste, c'est-à-dire l'essentiel, devait être confié à un hôpital de l'arrière mieux équipé avant d'envisager, si le blessé ne mourait pas, de l'envoyer ensuite vers un établissement spécialisé.

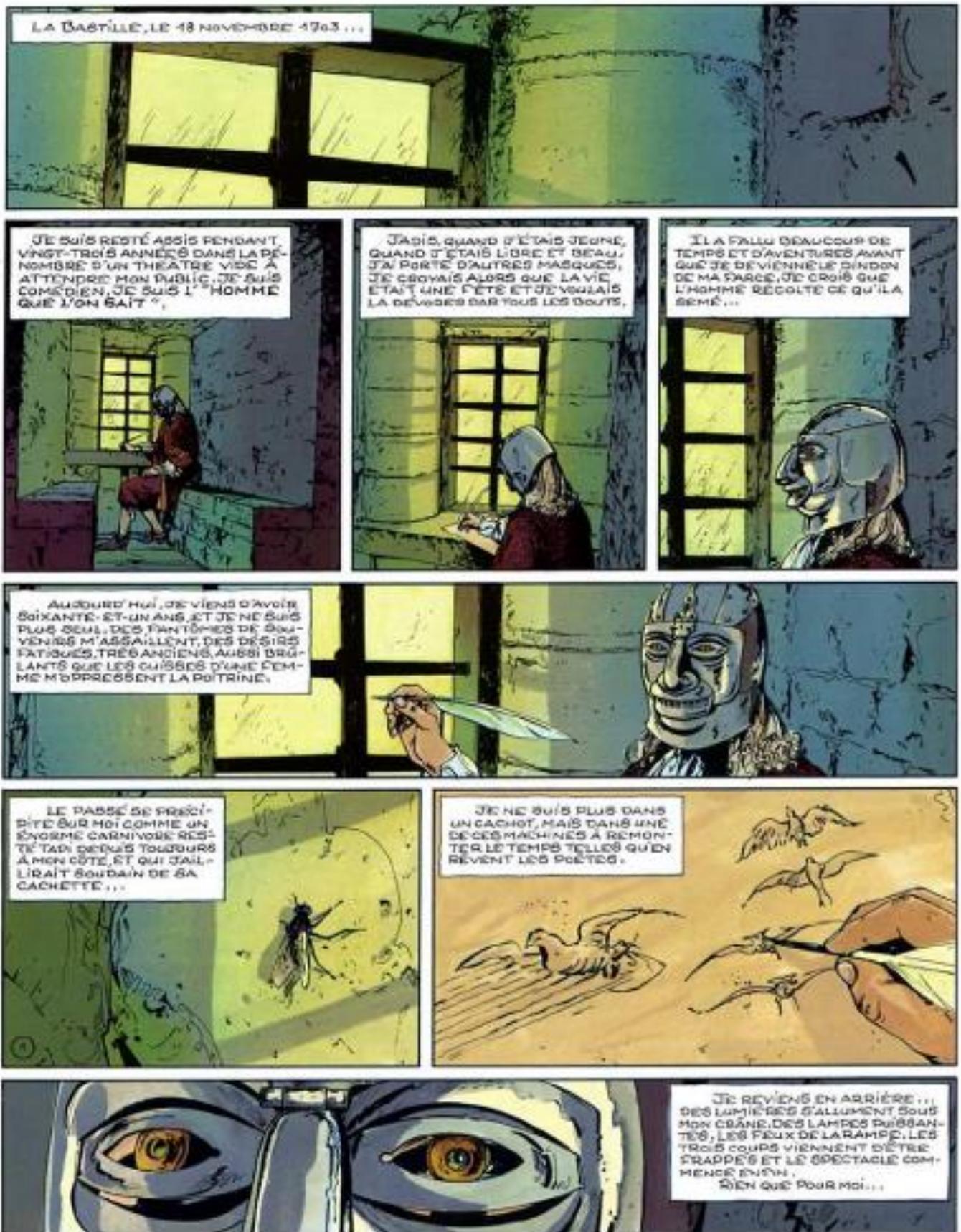
Un ordre avait été donné de transférer Édouard de toute urgence et, dans l'attente, on autorisa Albert, dont l'histoire autant de fois racontée que déformée fit rapidement le tour de l'hôpital, à rester au chevet de son camarade. Par bonheur, il avait été possible de placer le blessé dans une chambre individuelle, dans un secteur privilégié du bâtiment situé à l'extrémité sud et d'où l'on ne percevait pas en permanence les gémissements des moribonds. »

Extrait de: Lemaitre, Pierre. *Au revoir là-haut*. 2013



**Photogramme du film
Au-revoir là-haut,
Albert Dupontel, 2017.**

5. Le Masque de fer : un mythe sur le XVIIIème siècle ?



Le Masque de fer, T1, Le temps des comédiens. Cothias, Marc-Régnier.

Quelles informations apprend-on sur les personnages de ces extraits et de ces documents ? Ont-ils des points communs ? Lesquels ?

Séance 3 : Entrer dans une œuvre littéraire.

Etude de l'incipit *d'Au-revoir là-haut*, de Pierre Lemaître, jusqu'à « ...la Meuse. »

Dégager les éléments contextuels grâce à l'analyse grammaticale

Repérer le type de narration, le point de vue, les modalisateurs...

Méthode : surligner en couleurs différentes les différents éléments

Texte

1

Ceux qui pensaient que cette guerre finirait bientôt étaient tous morts depuis longtemps. De la guerre, justement. Aussi, en octobre, Albert reçut-il avec pas mal de scepticisme les rumeurs annonçant un armistice. Il ne leur prêta pas plus de crédit qu'à la propagande du début qui soutenait, par exemple, que les balles boches étaient tellement molles qu'elles s'écrasaient comme des poires blettes sur les uniformes, faisant hurler de rire les régiments français. En quatre ans, Albert en avait vu un paquet, des types morts de rire en recevant une balle allemande.

Il s'en rendait bien compte, son refus de croire à l'approche d'un armistice tenait surtout de la magie : plus on espère la paix, moins on donne de crédit aux nouvelles qui l'annoncent, manière de conjurer le mauvais sort. Sauf que, jour après jour, ces informations arrivèrent par vagues de plus en plus serrées et que, de partout, on se mit à répéter que la guerre allait vraiment prendre fin. On lut même des discours, c'était à peine croyable, sur la nécessité de démobiliser les soldats les plus vieux qui se traînaient sur le front depuis des années. Quand l'armistice devint enfin une perspective raisonnable, l'espoir d'en sortir vivant commença à tarauder les plus pessimistes. En conséquence de quoi, question offensive, plus personne ne fut très chaud. On disait que la 163^e DI allait tenter de passer en force de l'autre côté de la Meuse.

NOVEMBRE 1918

1

Ceux qui pensaient que cette guerre finirait bientôt étaient tous morts depuis longtemps. De la guerre, justement. Aussi, en octobre, Albert reçut-il avec pas mal de scepticisme les rumeurs annonçant un armistice. Il ne leur prêta pas plus de crédit qu'à la propagande du début qui soutenait, par exemple, que les balles boches étaient tellement molles qu'elles s'écrasaient comme des poires blettes sur les uniformes, faisant hurler de rire les régiments français. En quatre ans, Albert en avait vu un paquet, des types morts de rire en recevant une balle allemande.

Il s'en rendait bien compte, son refus de croire à l'approche d'un armistice tenait surtout de la magie : plus on espère la paix,

moins on donne de crédit aux nouvelles qui l'annoncent, manière de conjurer le mauvais sort. Sauf que, jour après jour, ces informations arrivèrent par vagues de plus en plus serrées et que, de partout, on se mit à répéter que la guerre allait vraiment prendre fin. On lut même des discours, c'était à peine croyable, sur la nécessité de démobiliser les soldats les plus vieux qui se traînaient sur le front depuis des années. Quand l'armistice devint enfin une perspective raisonnable, l'espoir d'en sortir vivant commença à tarauder les plus pessimistes. En conséquence de quoi, question offensive, plus personne ne fut très chaud. On disait que la 163^e DI allait tenter de passer en force de l'autre côté de la Meuse. Quelques-uns parlaient encore d'en découdre avec l'ennemi, mais globalement, vu d'en bas, du côté d'Albert et de ses camarades, depuis la victoire des Alliés dans les Flandres, la libération de Lille, la déroute

Séance 4 et suivantes (à adapter selon le temps dédié à cette séquence) : Suivre le personnage d'Édouard Péricourt. Voir textes sélectionnés pour le parcours de l'œuvre.

Lecture

1. Pierre LEMAITRE, *Au Revoir là-haut*, chapitre 5, édition Le Livre de Poche, 2017.

Le 2 novembre 1918, une partie du visage d'Édouard, soldat et ami d'Albert, est emporté par un éclat d'obus. Il devient une gueule cassée. Édouard est hospitalisé, Albert est à ses côtés.

Édouard n'a pas changé de position, mais il se réveille dès qu'il entend Albert s'approcher. Du bout des doigts, il désigne la fenêtre, à côté du lit. C'est vrai que ça pue de manière vertigineuse, dans cette chambre. Albert entrebâille la fenêtre. Édouard le suit des yeux. Le jeune blessé insiste, « plus grand », il fait signe des doigts, « non, moins »,

« un peu plus », Albert s'exécute, écarte davantage le vantail et, quand il comprend, c'est trop tard. À force de chercher sa langue, de s'écouter proférer des borborygmes, Édouard a voulu savoir ; il se voit maintenant dans la vitre.

L'éclat d'obus lui a emporté toute la mâchoire inférieure ; en dessous du nez, tout est vide, on voit la gorge, la voûte, le palais et seulement les dents du haut, et en dessous, un magma de chairs écarlates avec au fond quelque chose, ça doit être la glotte, plus de langue, l'œsophage fait un trou rouge humide...

Édouard Péricourt a vingt-trois ans. Il s'évanouit.

2. Pierre LEMAITRE, *Au Revoir là-haut*, 2013, chapitre 6 , édition Le Livre de Poche, 2017.

Et soudain, voilà.

Eugène Larivière. Né le 1er novembre 1893. Mort le 30 octobre 1918, la veille de son anniversaire. Eugène avait vingt-cinq ans, ou presque. À prévenir : Assistance publique. Pour Albert, c'est un miracle. Pas de parents, juste l'administration, autant dire personne. Albert a vu, tout à l'heure, les boîtes contenant les livrets militaires, il lui faut quelques minutes pour mettre la main sur celui de Larivière, ce n'est pas si mal classé. Il est treize heures cinq. (...)

Attachée sur le livret, il trouve la demi-plaque d'identité de Larivière, l'autre moitié est restée sur le corps. Ou elle a été clouée sur la croix. Peu importe. La photo d'Eugène Larivière montre un jeune homme ordinaire, tout à fait le genre de visage qu'on ne reconnaîtrait plus si on lui arrachait la mâchoire inférieure. Albert glisse le livret dans sa poche. Il en saisit deux autres, au hasard, qu'il met dans l'autre poche. Perdre un livret, c'est un accident, en égarer plusieurs, c'est le bordel, c'est plus militaire, ça passera mieux. Le temps d'ouvrir le second registre, l'encrier, de prendre le porte-plume, de respirer à fond pour s'arrêter de trembler, il écrit « Édouard Péricourt » (il regarde sa date de naissance et l'ajoute ainsi que son numéro de matricule) et il inscrit : « Tué le 2 novembre 1918 ». Il dépose le livret d'Édouard dans la boîte aux morts. Sur le dessus. Avec la demi-plaque sur laquelle figurent son identité et son matricule. Dans une semaine ou deux, sa famille sera prévenue qu'un fils, un frère, est mort au champ d'honneur. L'imprimé est passe-partout. Il n'y a plus qu'à ajouter le nom du mort, c'est facile, pratique. Même dans les guerres mal organisées, l'administration arrive toujours à suivre, tôt ou tard.

Treize heures quinze.(...)

Le reste sera plus rapide. Il range rapidement tous les registres, jette un œil à l'ensemble de la pièce pour voir s'il ne laisse rien derrière lui, puis colle son oreille à la porte. Aucun bruit, sauf très loin. Il sort, verrouille, repose la clé sur le chambranle et repart en rasant le mur.

Édouard Péricourt vient de mourir pour la France.

Et Eugène Larivière, ressuscité des morts, a désormais une longue vie devant lui pour s'en souvenir.

3. Pierre LEMAITRE, *Au Revoir là-haut*, 2013, chapitre 13 , édition Le Livre de Poche, 2017.

Édouard quitta l'hôpital avec des prescriptions, une dose infinitésimale de morphine et des tas de papiers au nom d'Eugène Larivière. Quelques heures plus tard, il s'assit sur une chaise devant la fenêtre, dans le minuscule appartement de son camarade, et le poids du monde lui tomba sur les épaules, comme s'il venait d'entrer dans sa cellule après une condamnation à perpétuité.

Son passé coulait comme un fleuve, sans ordre ni priorité. Ce qui revenait souvent, c'était sa mère. Il lui restait peu de choses d'elle, et le peu qui remontait, il s'y accrochait avec obstination ; de vagues réminiscences, concentrées dans des sensations, un parfum musqué qu'il tentait de retrouver, sa coiffeuse rose avec son pouf à pompons et ses crèmes, ses brosses, le velouté d'un satin qu'il avait agrippé un soir qu'elle se penchait sur lui ou le médaillon en or qu'elle ouvrait pour lui, en s'inclinant, comme pour un secret. En revanche, rien ne lui revenait de sa voix, rien de ses mots, ni de son regard. Sa mère avait fondu dans son souvenir, subissant le même sort que tous les êtres vivants qu'il avait connus. Cette découverte le terrassa. Depuis qu'il n'avait plus de visage, tous les autres visages s'étaient effacés. Ceux de sa mère, de son père, ceux de ses camarades, de ses amants, de ses professeurs, celui de Madeleine... Elle revenait beaucoup, elle aussi. Sans son visage, ce qui restait, c'était son rire. Il n'en connaissait pas de plus étincelant, Édouard avait fait des folies pour entendre ce rire et ce n'était pas très difficile, un dessin, deux grimaces, la caricature d'un domestique - eux-mêmes riaient parce que Édouard n'avait pas de méchanceté, cela se voyait -, mais surtout les déguisements, pour lesquels il avait un goût immodéré et un incomparable talent, cela tourna bientôt au travestissement. Au spectacle du maquillage, le rire de Madeleine se fit emprunté, pas pour elle, non, mais, « à cause de papa, disait-elle, s'il voyait cela ». Elle tâchait de veiller

à tout, au moindre détail. Parfois la situation finissait par lui échapper, c'étaient alors des dîners glacés, pesants, parce que Édouard était descendu en faisant mine d'avoir oublié d'essuyer le rimmel de ses cils. Dès qu'il s'en apercevait, M. Péricourt se levait, posait sa serviette et demandait à son fils de sortir de table, hein, quoi, s'écriait Édouard, l'air faussement offusqué, qu'est-ce que j'ai encore fait, mais, là, personne ne riait.

à

Tous ces visages, jusqu'au sien propre, avaient disparu, il n'en restait aucun. Dans un monde sans visage, à quoi s'accrocher, contre qui se battre ? Ce n'était plus, pour lui, qu'un univers de silhouettes décapitées où, par un effet de compensation, les proportions des corps étaient décuplées comme celles, massives, de son père. Les sensations de sa petite enfance émergeaient comme des bulles, tantôt le délicieux frisson de crainte mêlée d'admiration à son contact, tantôt cette manière qu'il avait de dire en souriant : « N'est-ce pas, mon fils ? » en le prenant à témoin dans des discussions d'adultes et pour des choses qu'il ne comprenait pas. On aurait dit que son imagination s'était appauvrie, ravalée à des images toutes faites. Ainsi, parfois, son père lui apparaissait précédé d'une ombre vaste et dense tel l'ogre dans les albums. Et le dos de son père ! Ce large et terrible dos qui lui avait semblé gigantesque jusqu'à ce qu'il soit aussi grand que lui, qu'il finisse par le dépasser, ce dos qui, à lui seul, savait si bien exprimer l'indifférence, le dédain, le dégoût.

4. Pierre LEMAITRE, *Au Revoir là-haut*, 2013, chapitre 13, édition Le Livre de Poche, 2017.

En juin 1919, Édouard quitte l'hôpital, après 8 mois de soins. Il vit désormais chez Albert ; Louise, une petite fille, voisine, s'est liée d'amitié avec lui.

Édouard fumait d'une narine et portait une sorte de masque, bleu nuit, qui commençait au-dessous du nez et qui couvrait tout le bas du visage, jusqu'au cou, comme une barbe, celle d'un acteur de la tragédie grecque. Le bleu, profond mais lumineux, était parsemé de minuscules points dorés, comme si on avait jeté des paillettes dessus avant le séchage.

Albert marqua la surprise. Édouard fit un geste théâtral de la main, l'air de demander :

« Alors, comment me trouves-tu ? » C'était très curieux. Pour la première fois depuis qu'il le connaissait, il voyait à Édouard une expression proprement humaine. En fait, on ne pouvait pas dire autrement, c'était très joli.

Il entendit alors un petit bruit feutré sur sa gauche, tourna la tête et n'eut que le temps de voir disparaître Louise qui se faufilait vers l'escalier. Il ne l'avait encore jamais entendue rire.

Les masques étaient restés, comme Louise.

Quelques jours plus tard, Édouard en portait un tout blanc sur lequel était dessinée une grande bouche souriante. Avec, au-dessus, ses yeux rieurs et pétillants, il ressemblait à un acteur de théâtre italien, une sorte de Sganarelle ou de Pagliaccio. Désormais, quand il avait terminé la lecture de ses journaux, Édouard en faisait de la pâte à papier pour fabriquer des masques, blancs comme de la craie, que Louise et lui peignaient ou décoraient ensuite. Ce qui n'était qu'un jeu devint rapidement une occupation à part entière. Louise était la grande prêtresse, rapportant, au gré de ses trouvailles, du strass, des perles, des tissus, du feutre de couleur, des plumes d'autruche, de la fausse peau de serpent. En plus des journaux, ce devait être un vrai travail que de courir partout pour ramener toute cette pacotille, Albert, lui, n'aurait même pas su où aller.

Édouard et Louise passaient leur temps à ça, à fabriquer des masques. Édouard ne le portait jamais deux fois, le nouveau chassait l'ancien qui était alors accroché avec ses congénères, sur les murs de l'appartement, comme des trophées de chasse ou la présentation de déguisements dans un magasin de travestis.

5. Pierre LEMAITRE, *Au Revoir là-haut*, 2013, chapitre 25, édition Le Livre de Poche, 2017.

Vers minuit, Édouard, assis sous la fenêtre, Albert à ses côtés, tenait studieusement sur ses genoux ses planches de monuments. Il avait vu la tête de son ami. Une sacrée raclée. Albert dit :

– Bon, explique-moi un peu mieux. Ton histoire de monuments... tu vois ça comment ? Pendant qu'Édouard écrivait sur un nouveau cahier de conversation, Albert feuilleta les planches de dessins. Ils étudièrent la question. Tout était soluble dans cette affaire. On ne créait pas de société fantôme, juste un compte en banque. Pas de bureaux, une simple boîte postale. L'idée était de proposer une promotion très attractive dans un temps assez limité, de faire le plein des avances versées sur les commandes... et de partir aussitôt avec la caisse.

Ne restait qu'un problème, considérable : pour monter l'affaire, il fallait de l'argent.

Édouard ne comprenait pas précisément pourquoi cette question des fonds indispensables, qui, hier, arrêta Albert au point de le rendre furieux, ne semblait plus

maintenant qu'un obstacle mineur. Cela avait évidemment à voir avec son état, ses hématomes, son arcade à peine refermée, ses coquards...

Édouard repensa à la sortie d'Albert, quelques jours plus tôt, à sa déception au retour ; il imaginait une histoire de femme un chagrin d'amour. Albert, se demandait-il, ne prenait-il pas cette décision sur le coup d'une colère passagère ? N'allait-il pas déclarer forfait demain, ou le jour d'après ? Mais Édouard n'avait guère le choix, s'il voulait se lancer dans cette aventure (et Dieu sait qu'il y tenait !), il lui fallait faire comme si la résolution de son camarade était réfléchie. Et croiser les doigts.

Pendant cette conversation, Albert paraissait normal, rationnel, il disait des choses parfaitement sensées, sauf qu'au beau milieu d'une phrase, de brusques frissons le secouaient de la tête aux pieds, et bien que la température ne s'y prêtât pas, il transpirait abondamment, surtout des mains. Il était, à cet instant, deux hommes à la fois, l'un qui tressaillait comme un lapin, l'ancien poilu enterré vivant, l'autre qui pensait, calculait, l'ex-comptable.

Donc l'argent pour mener l'affaire, comment le dénicher ?

Albert regarda longuement la tête du cheval qui le fixait avec calme. C'était un encouragement, ce regard placide et bienveillant posé sur lui.

Il se leva.

– Je pense que je peux trouver..., dit-il.

6. Pierre LEMAITRE, *Au Revoir là-haut*, 2013, chapitre 27, édition Le Livre de Poche, 2017.

Edouard forme le projet de vendre des faux monuments aux morts. Albert et lui se lancent dans une arnaque qui permettra à Edouard d'assurer un train de vie dispendieux.

« C'était un catalogue mince, seize pages, imprimé sur un joli papier couleur ivoire, presque deux fois plus haut que large, avec de jolies didones de différentes tailles, des lettres très élégantes.

La couverture indiquait sobrement :



Il s'ouvrait sur une page admirablement calligraphiée avec, dans le coin, en haut à gauche :

Jules d'ÉPREMONT
SCULPTEUR
MEMBRE DE L'INSTITUT

52, rue du LOUVRE
Boîte postale 52
PARIS (seine)

– C'est qui, ce Jules d'Épremont ? avait demandé Albert lors de la conception du catalogue.

Édouard avait levé les yeux au ciel, aucune idée. En tout cas, il faisait sérieux : croix de guerre, palmes académiques, domicilié rue du Louvre.

– Quand même..., avait plaidé Albert, que ce personnage souciait beaucoup. On va s'apercevoir très vite qu'il n'existe pas. « Membre de l'Institut », c'est facile à vérifier !

– C'est pour ça que personne ne vérifiera ! avait écrit Édouard. Un membre de l'Institut, ça ne se discute pas ! (...)

Une minuscule ligne en bas de la couverture indiquait sobrement :

PRIX COMPRENANT LA LIVRAISON EN GARE SUR LE TERRITOIRE DE LA FRANCE
MÉTROPOLITAINE
AUCUNE INSCRIPTION INDIQUÉE AUX DESSINS N'EST COMPRISE.

La première page présentait l'arnaque proprement dite :

Monsieur le Maire,

Plus d'un an a passé depuis la fin de la Grande Guerre et bien des communes de France et des Colonies songent aujourd'hui à glorifier, comme elle le mérite, la mémoire de leurs enfants tombés au champ d'honneur.

Si la plupart ne l'ont pas encore fait, ce n'est pas faute de patriotisme, mais faute de moyens. C'est pourquoi il m'a semblé de mon devoir, en tant qu'Artiste et Ancien Combattant, de me porter volontaire pour cette cause admirable. J'ai donc décidé de mettre mon expérience et mon savoir-faire à la disposition des communes qui souhaitent ériger un monument commémoratif en fondant le Souvenir Patriotique dans ce but.

Je vous propose ici un catalogue de sujets et d'allégories destinés à pérenniser le souvenir de vos chers disparus.

Le 11 novembre prochain sera consacrée, à Paris, la tombe d'un « soldat inconnu » représentant, à lui seul, le sacrifice de tous. À événement exceptionnel, mesure exceptionnelle : afin de vous permettre de joindre votre propre initiative à cette grande célébration nationale, je vous propose une réduction de 32 % sur l'ensemble de mes œuvres spécialement conçues pour l'occasion, ainsi que la gratuité des frais d'acheminement jusqu'à la gare la plus proche de votre commune.

Afin de respecter les délais de fabrication et de transport et soucieux d'une réalisation de qualité irréprochable, je ne pourrai accepter que les commandes qui seront parvenues avant le 14 juillet prochain, pour une livraison au plus tard le 27 octobre 1920, vous laissant ainsi le temps d'ériger le sujet sur le piédestal préalablement construit. Pour le cas, hélas probable, où, au 14 juillet, les demandes dépasseraient nos possibilités de fabrication, seules les premières commandes» Je suis certain que votre patriotisme trouvera dans cette proposition, qui ne pourra pas être renouvelée, l'occasion d'exprimer à vos chers morts que leur héroïsme restera éternellement sous le regard de leurs fils comme le modèle de tous les sacrifices.

Agréez, Monsieur le Maire, l'expression de ma considération toute distinguée.

7. Pierre LEMAITRE, *Au Revoir là-haut*, 2013, chapitre 42, édition Le Livre de Poche, 2017.

M. Péricourt, ayant appris l'existence de son fils, se rend au Lutetia où Édouard, dit Eugène Larivière, habite désormais.

Ce n'était pas une haie d'honneur - on ne se comporte pas ainsi dans une grande maison -, mais cela y ressemblait beaucoup : tous ceux qui avaient servi Monsieur Eugène l'attendaient au rez-de-chaussée. Il sortit de l'ascenseur en hurlant comme un fou, affublé de sa veste coloniale, avec dans le dos ses ailes d'ange faites de plumeaux, maintenant on le voyait clairement.

Il portait non pas une de ces excentricités dont il avait jusqu'alors régalié le personnel, mais son masque d'« homme normal », figé quoique si réaliste. Celui avec lequel il était arrivé.

[...]

Le concierge du Lutetia, lui aussi, avait hâte que cette comédie s'achève : les autres clients trouvaient cela « très mauvais genre », ce carnaval dans le hall. Et cette pluie d'argent transformait les personnels en mendiants, c'était indécent, qu'il parte enfin !

Monsieur Eugène dut le sentir, car il s'arrêta net, comme un gibier soudain averti de la présence d'un prédateur. Sa posture, désarticulée, démentait l'impassibilité de son masque aux traits fixes, comme paralysés.

Soudain, il tendit le bras, droit devant lui, doubla le geste d'un hurlement net et franc :
Rrrrââhhhhrrrr !

[...]

C'est ainsi, au pas militaire, ses grandes ailes battant l'air, qu'Édouard franchit les portes de l'hôtel Lutetia et surgit sur le trottoir baigné de soleil.

En tournant la tête à gauche, il vit une voiture roulant rapidement vers l'angle du boulevard. Alors, il lança en l'air son balai et se précipita.

M. Péricourt venait d'accélérer lorsqu'il remarqua le petit attroupement devant l'hôtel et il passait à la hauteur de l'entrée quand Édouard s'élança. La seule chose qu'il vit, ce ne fut pas, comme on pourrait l'imaginer, un ange s'envolant, au-devant de lui, puisque, sa jambe traînante, Édouard ne parvint pas réellement à décoller du sol. Il se planta au milieu de la chaussée, ouvrit largement les bras à l'arrivée de la voiture, les yeux au ciel, tenta de s'élever dans les airs, mais ce fut tout.

Ou presque.

M. Péricourt n'aurait pas pu s'arrêter. Mais il aurait pu freiner. Paralysé par cette surprenante apparition surgie de nulle part - non pas un ange en tenue coloniale, mais le visage d'Édouard, de son fils, intact, immobile, statufié, comme un masque mortuaire dont les yeux plissés exprimaient une immense surprise -, il ne réagit pas.

La voiture percuta le jeune homme de plein fouet.

Cela fit un bruit sourd, lugubre.

Alors, l'ange s'envola réellement.

Édouard fut catapulté en l'air. Bien que ce fût un vol assez disgracieux, comme celui d'un avion qui part en torche, pendant une seconde très brève tout le monde vit clairement le corps du jeune homme cambré, le regard vers le ciel, les bras largement ouverts, comme pour une élévation. Puis il retomba, s'écrasa sur la chaussée, le crâne frappa violemment l'arête du trottoir, et ce fut tout.

8. Pierre LEMAITRE, *Au Revoir là-haut*, 2013, épilogue, édition Le Livre de Poche, 2017.

La responsabilité de M. Péricourt dans la mort d'Édouard fut très vite dégagee. Tous les témoins confirmèrent que le jeune homme s'était jeté sous les roues du véhicule, ce qui obscurcissait encore le poids de ce hasard étonnant, auquel il était difficile de croire.

M. Péricourt remua interminablement les circonstances de cette fin dramatique. Comprendre que son fils avait été vivant pendant tous ces mois où il aurait voulu le serrer contre lui pour la première fois de sa vie le plongea dans un désespoir complet. Il était aussi dépassé par la somme de contingences qui s'étaient entrelacées pour qu'Édouard soit venu mourir sous les roues d'une voiture qu'il conduisait à peine quatre fois par an. Il dut se rendre à l'évidence : bien que cela fût inexplicable, il n'y avait aucun hasard, c'était une tragédie. La fin, celle-ci ou une autre, devait survenir parce qu'elle était écrite depuis longtemps.

M. Péricourt récupéra le corps de son fils, le fit enterrer dans le tombeau familial. On grava sur la pierre : « Édouard Péricourt 1895 – 1920 ».

Il remboursa tous les souscripteurs spoliés. Curieusement, alors qu'il y avait un million deux cent mille francs de fraude, il se présenta un million quatre l'envoyait au ciel. Il chercha longuement à le qualifier. S'y lisait de la joie, oui, du soulagement aussi, mais encore autre chose.

Et un jour, le mot lui vint enfin : gratitude.

C'était pure imagination, certainement, mais quand vous avez une pareille idée en tête, pour vous en défaire...

Il trouva ce mot un jour de février 1927. Pendant le repas. Lorsqu'il sortit de table, il embrassa Madeleine sur le front comme d'habitude, monta dans sa chambre, se coucha et mourut.

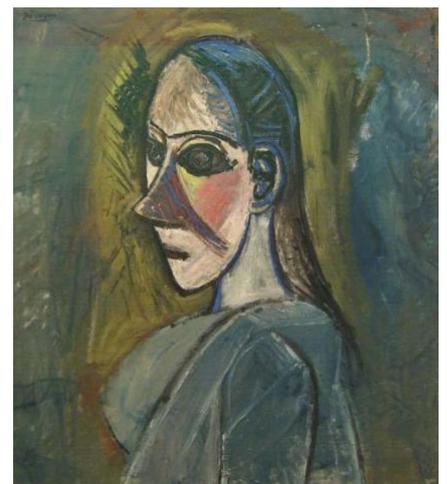
9. Photogramme et tableaux.



Photogrammes, *Au Revoir là-haut*, d'Albert DUPONTEL, 25 octobre 2017



Modigliani, *Femme à la cravate noire*, 1917, peinture à l'huile.



Picasso, *Étude de buste de femme pour Les Demoiselles d'Avignon*, 1907, peinture

